

monde sensible

Un texte de Antoine Dollat
mis en forme par Rebecca Meier

Cet ouvrage est dédié à toutes les personnes qui voient.

Avant propos

La vue, essentielle pour évoluer dans notre environnement, mais aussi capable de sublimer le monde qui nous entoure. Voir, ce n'est pas seulement traiter des informations lumineuses, c'est aussi savoir s'enrichir de ce que l'on regarde. Mais de cela on ne se rend compte souvent que trop tard. Faut-il nécessairement le regretter pour pouvoir l'apprécier ?

Une escapade, si ce n'est dans un autre monde, au moins dans une autre perception de celui-ci, pourrait nous aider à reconsidérer l'importance de ce sens trop souvent pris pour acquis.

Je vois clair dans leur jeu. Ils cherchent à me briser, par l'attente, par l'ennui. Je suis enfermé ici depuis un bon moment déjà, peut-être plusieurs mois. Je ne dirai rien. Je rentrais simplement chez moi lorsqu'ils sont venus me prendre. Une camionnette beige, à peine ai-je été averti de sa présence par un reflet sur son pare-brise qu'elle s'arrêtait. Deux hommes en sont sortis, je savais ce qu'ils voulaient, je n'ai même pas essayé de lutter, ni de fuir. Ensuite vint l'habituelle cagoule sur la tête, pour m'empêcher de voir le chemin, les quelques coups de pied dans les côtes, pour la forme, je suppose, et ils m'ont balancé ici. Ici, c'est blanc. Une pièce parfaitement cubique, aux murs immaculés surmontés d'un plafond grisâtre. Et, étonnamment, du parquet. Brillant, entretenu. Je jurerais que quelqu'un vient le cirer lorsqu'ils me conduisent dans cet autre endroit. Le local, comme ils l'appellent. Sur ce parquet, un petit tapis rond, rouge éclatant, juste à côté du lit. Un lit comme les autres, je suppose, armature en métal, des vis, des boulons, un vieux matelas fatigué et des draps blancs, comme les murs.

Sous une fenêtre grillagée aux vitres opaques se tient un bureau. Il s'agit certainement d'une pièce de mobilier de valeur, la couleur du

bois est, à elle seule, fascinante. C'est dans ce bureau que j'ai trouvé le bloc de papier. Le stylo, ce fut une autre paire de manches.

Mais il était là, dans un petit tiroir sur le côté du meuble, j'ai du actionner une sorte de mécanisme étrange et le tiroir c'est ouvert de lui même. Je ne sais pas s'ils sont au courant de la présence de ces petits objets, je suppose que oui. Malgré tout ils me pourvoient de menus plaisirs matériels, certainement une tentative de manipulation, une feinte psychologique. Près du lavabo, dans le coin de ma chambre, je suis tombé sur un nécessaire de toilette complet, semblable à ceux que l'on trouve dans les hôtels, lingettes, savons etc. Dans la penderie, sobre et classe à la fois, il y a une entière garde-robe, chaque vêtement à ma taille, chaque chaussure ma pointure. Je me regarde dans le petit miroir au-dessus du lavabo. Je suis magnifique. Lorsqu'ils apportent les repas, la viande est cuite exactement comme je l'aime, les légumes en gratin sont préparés comme le faisait ma défunte mère. Et le lait n'est jamais trop chaud, c'est important, la température du lait. Je dois tout de même faire très attention, afin de ne pas tomber dans leur piège. Mais il doit y avoir un moyen de profiter d'eux, de leurs approvisionnements et de leur étrange hospitalité. Ils vont certainement revenir bientôt, me prendre

et me tirer de force jusqu'au local. Je commence à avoir soif. Je n'ai pas le droit de boire de l'alcool, ils disent que mon esprit doit rester clair, mais moi je boirais bien un verre de rouge. Surtout avec cette entrecôte bien saignante dans mon assiette. La table est petite, ronde. Pareille à une table de jardin, mais en intérieur. Les couverts s'accorderaient plutôt avec le bureau qu'avec la table. Mais quel délice. Ils risquent bien de m'avoir avec ce genre de magouilles. Exquise, tendre, juteuse et surtout marinée à souhait. Je ne sais plus vraiment quand je suis. A force d'être enfermé, on perd le compte des heures, et des jours aussi. Mais sans musique, c'est très compliqué. **Ils n'ont rien oublié.**

Avant j'avais le droit d'en écouter, ils m'avaient même pourvu d'un beau tourne-disque et d'une vingtaine de disques vinyles, tous d'artistes que j'aimais. Ensuite, comme je commençais à fredonner mes morceaux préférés lors des sessions dans le local, ils m'ont supprimé la musique. Et je n'ai plus le droit non plus de fredonner. J'ai été puni pour ça. Pas méchamment. Le dessert est toujours le même, une mousse au chocolat. Pas une mousse de supermarché, non, une mousse au vrai chocolat, faite par une vraie personne. Un délice.

Après le dîner, je suis toujours très fatigué, je dois digérer tout ça. On m'apporte donc une tisane et j'écris un moment avant de me coucher. Mais bien entendu, toutes ces choses n'arrivent pas toutes seules dans ma chambre. Une jeune fille me rend visite plusieurs fois dans la journée, pour s'assurer de mon contentement. Elle est très belle, de courts cheveux noirs, des yeux bleus pétillants. Elle me fait penser à quelqu'un, mais je ne saurais pas dire qui pour l'instant. **Je l'ai déjà vue.** Parfois, lorsqu'elle est là, je passe plusieurs minutes rien qu'à la regarder, jusqu'à ce que mes yeux me piquent et que ma vue se trouble. Je suppose que, même inconsciemment, je ne ferme pas les paupières pour absorber le plus possible de son image. Sa voix est douce, mais profonde, ce qui contraste avec sa silhouette fine et élancée. L'écouter est aussi agréable que la regarder. J'ai toujours envie de la faire rire, par curiosité, mais je ne suis pas drôle, je ne sais pas comment faire. Je n'essaye donc pas. Certaines fois, elle vient quand je suis couché, et je prétends être toujours endormi pour pouvoir respirer son odeur, discrètement. C'est surtout quand je sens son parfum que je crois la connaître, l'avoir déjà vue quelque part. Souvent je creuse ma mémoire, je fouille mon cerveau à la recherche de son image, mais je ne trouve jamais rien. Elle est si gentille,

attentionnée, affectueuse. Il est plus facile de résister à une entrecôte qu'à cette jolie fille. Mais l'image est certainement trop crue. Cela m'obsède de plus en plus. Il me semble qu'elle n'est pas à sa place ici. Par exemple, elle n'est jamais là lors des « séances » dans le local.

Je devrais m'en souvenir. Elle n'est jamais là quand je crie, rage contre les autres. Je pourrais jurer qu'elle n'est pas avec eux. Je fais beaucoup d'efforts, seul sur mon lit, j'essaye de replacer son visage. Le sentiment de proximité, d'intimité, même, me pousse à continuer. Et peut-être, au fond, y vois-je un allié potentiel, un soutien appréciable au moment opportun. Je ne lui ai pas demandé son nom. Et, en y réfléchissant bien, je ne lui ai pas encore adressé la parole. Mais elle, elle m'aime bien je crois. Il n'y a personne d'autre ici qui fait ressortir un quelconque sentiment positif, bénéfique. Elle. Je peux lui faire confiance, je le sais. Je voudrais bien que quelqu'un d'autre soit en charge de l'entretien de ma chambre. Mais tout laisse à penser que c'est elle qui s'occupe du parquet autant que de moi. Et cela me fait de la peine, parce, de fil en aiguille, je crois qu'elle nettoie aussi mes toilettes. Imaginer cette magnifique enfant, resplendissante,

s'agenouillant sur le carrelage pour nettoyer la cuvette sur laquelle j'ai posé mes fesses auparavant. La penser au même endroit que mes flatulences et autres rejets de l'organisme. J'en ai mal au cœur. C'est pour ça que je m'efforce de penser à autre chose. Souvent, c'est lorsque je parviens à m'immerger correctement dans mes pensées qu'on vient me chercher. La plupart du temps, deux brutes entrent dans ma chambre, grognant quelque chose que je comprends comme étant « c'est l'heure ». En principe c'est à ce moment que je commence à paniquer, mais je ne le montre pas, jamais. Qui sait ce qu'ils pourraient faire s'ils parvenaient à percer mes défenses. Ils m'emmènent au local, et me forcent à m'asseoir devant un bureau, sur un petit fauteuil confortable. Derrière le bureau se trouve toujours le même homme. Je crois qu'il s'appelle Steven, ou Stéphane, je ne suis pas sûr. Comme d'habitude, il me fixe. Je le fixe en retour, on se dévisage. C'est une sorte de duel, il ne faut pas craquer, il ne faut rien dire. Et, à nouveau comme d'habitude, c'est lui qui cède le premier. Il commence par quelques questions sans importance, pour me mettre en confiance, une stratégie qui s'accorde bien avec le fauteuil sur lequel je suis, si je relâche mon attention, je pourrais m'y sentir bien, et c'est ce qu'il veut. De temps en temps je hoche la tête, réponds par

des monosyllabes rauques, j'essaye d'être incisif, agressif. Si je parviens à le déstabiliser, j'aurai gagné. Il ne doit rien apprendre de moi, je ne les laisserai pas faire. Il y a toujours un moment de flottement, lors de ces interrogatoires, quelques minutes de calme pur. C'est alors que j'ai une étrange impression, un déjà-vu puissant. Je crois connaître cette pièce, autrement que comme étant simplement le local d'interrogatoire. Je devrais m'en souvenir. Le sentiment ressemble à celui que j'ai lorsque la jeune fille est dans ma chambre. Et Monsieur Stéphane, je le connais. Mais impossible de me souvenir. Ensuite je reprends mes esprits. Je ne sais pas comment ils s'y prennent, mais ils sont très forts. Ils sont capables d'insérer des choses dans ma tête, j'en suis sûr. Peut-être me droguent-ils, ou utilisent-ils un appareil inconnu, qui programme mes pensées. Je ne dois pas abandonner, même si la tâche semble irréalisable. Que suis-je face aux drogues et aux machines ? Mais je dois résister, ils ne m'auront pas. **Il a l'air fatigué.** Les questions sont plus rudes vers la fin, et moi je reste de marbre. En face de moi, il est mal à l'aise, je le sens, et je joue avec lui, comme lui voudrait jouer avec moi. Je le connais de mieux en mieux. Et cette fois-ci, je sens qu'il est au plus mal, je l'ai sapé, je l'ai travaillé au corps, et j'ai réussi à retourner sa

petite guerre des nerfs à mon avantage. Je parvais ma stratégie à l'aide de petits ricanements, pour le mettre hors de lui. Et, à grands renforts de sourires narquois, il craque. Pour la première fois, il perd les pédales et commence à crier. Sur moi tout d'abord, mais je n'y prête pas attention, j'ai gagné. Il crie ensuite quelques ordres, destinés aux deux gorilles derrière la porte. Et ils viennent, ils me prennent et me ramènent dans ma pièce. J'entends toujours crier dans le local tandis que les deux balèzes me traînent, une main sous chacune de mes aisselles. Une ou deux heures plus tard, je ne suis pas sûr, Steven fait son entrée. Dans ma chambre. En fin d'après-midi. Impossible. Ou alors je l'ai vraiment chamboulé tout à l'heure. J'aurais peut-être mieux fait d'y aller moins fort, si eux passent la vitesse supérieure, je ne sais pas si je vais y résister. Il prend place sur le bord de mon lit, l'air consterné. Je me tourne sur la chaise du bureau, une jambe de chaque côté du dossier, les bras croisés sur celui-ci, le menton nonchalamment posé sur mes poignets. Quitte à jouer la confiance, autant y aller à fond. Je vais profiter de ma victoire de ce midi, pousser mon avantage. Il faut que j'en apprenne plus sur eux, sur cet endroit. Le duel des regards va reprendre. Il lève la tête vers moi et, à ma grande surprise, détourne aussitôt les yeux. Il donne

l'air d'avoir pitié de moi. Il ne se prend pas pour de la merde, ce gars-là. Il commence à me parler, posément, comme à un enfant. Je n'écoute pas ce qu'il me dit. Avec son air fatigué, il commence à m'énerver. Et je remarque soudain que les molosses ne sont pas là. Et l'autre qui continue de me prendre pour un gamin, je ne tiens plus. Je lui balance ma chaise dessus. Il se penche en avant pour l'éviter, et se met bien dans la trajectoire de mon genou. Le sang coule, le nez craque. Il tombe. Je lui mets encore quelques coups de pied dans les côtes, histoire de me calmer un peu. Il crie. Je n'ai que peu de temps, je me rue sur la porte, et m'engouffre dans le couloir. J'entends les gardes arriver derrière moi. J'essaye d'ouvrir quelques portes, mais elles sont toutes verrouillées. Ce couloir est très long. Au bout, je débouche en trombe dans un petit hall. Un gardien me fixe des yeux, l'air ébahi, assis dans son guichet de plexiglas. Autour de moi quelques bancs, des journaux et magazines posés sur une table basse. **Une lueur d'espoir.** Et une porte vitrée, qui donne sur l'extérieur. Il regarde la porte, ensuite moi, et encore la porte. Je le regarde lui, ensuite la porte, et encore lui. Et je m'élançe. Le combat est perdu d'avance. Je dois faire plus de trois mètres avec mes jambes pour atteindre la sortie, et le vigile ne doit faire que trente

centimètres avec sa main pour appuyer sur le bouton de verrouillage. Je fonce, arrivé à une enjambée de la porte j'entends une vibration, un bruit électrique. Tant pis, je tente ma chance et me lance vers l'extérieur, m'écrasant lamentablement sur les parois transparentes de la porte close. J'ai mal, je me relève péniblement tout en me demandant quoi faire ensuite. Inutile, les deux armoires à glace et le vigile me tombent dessus à bras raccourcis, je ne peux rien faire. Je sens une aiguille qui s'enfonce dans ma fesse droite, puis plus rien. Je me réveille, la langue pâteuse, le cerveau prêt à exploser. Je ne peux pas bouger les bras, je suis attaché. Je ne suis pas dans ma cellule, mais dans une autre, plus petite, beaucoup plus petite. Je ne sais pas pourquoi ils ne m'ont pas attaché quelque part. Juste les bras. C'est très perturbant, et assez soudain, je dois dire. Je ne m'y attendais pas. C'est comme une fantaisie, venant d'eux. Ils ont changé de méthode, et cela me rend nerveux. Quand j'y pense, je ne sais pas du tout combien de temps j'ai dormi. Je suis peut-être là depuis des heures, voire des jours. **Je ne peux plus dormir.** Il faut que je tienne. C'est quand même plus facile de résister lorsque l'on sait ce qui nous attend. J'ai besoin de calme. Je vais faire une petite sieste, cela va m'aider à me concentrer par la suite. C'est dur de

dormir dans ces conditions, je n'arrive pas à trouver une position convenable, ligoté ainsi. Sur le ventre, j'ai du mal à respirer et je bave sans discontinuer, ça me dérange. De plus, mon poids me coupe la circulation sanguine, mes mains me font mal, et j'ai l'impression que mes coudes vont exploser. Sur le côté, et bien je tombe. Je n'arrive pas à garder l'équilibre, sans les mains pour me retenir. Et enfin, sur le dos, je me sens comme une momie et la tension due à mes liens m'étire la nuque et les épaules. Je veux dormir, pas faire du stretching. Impossible. Ce qui convient le mieux, c'est une sorte de position fœtale, le dos appuyé sur un mur dans le coin de la pièce, et la tête qui repose sur le mur perpendiculaire. Comme cela je parviens à m'assoupir. Le calme arrive. Mais inaccessible. Il y a bien trop de bruits. Pas en volume, mais en quantité, et en diversité. Ce sont eux. Ils m'observent, cachés derrière la porte. **Aucune concentration.** Je les entends. De petits crissements, les semelles de leur chaussures certainement. Ils ricanent de temps en temps. Je perçois aussi des sons de frottement. Je crois qu'ils écrivent. Ils sont en train de m'analyser, ils cherchent toujours mes faiblesses. J'entends aussi leurs murmures, leurs pas lorsque l'un s'en va, pour être vite remplacé par un autre, je suppose. Ils continuent leur petit manège, usant mes

nerfs, cherchant la faille dans ma défense. Ils ne me connaissent pas. Ils sauraient, les fous, que tout ceci est inutile s'ils me connaissaient. Je suis plus fort qu'eux. Ils me dérangent tout de même. Mais pas suffisamment. J'aimerais bien deviner ce qu'ils vont tenter ensuite. Et j'aimerais bien dormir aussi. Dans cette pièce-ci, la charmante jeune fille ne vient pas. C'est un des gorilles qui entre, avec précaution, et qui me donne la becquée, comme à un petit oiseau. Il ne me détache même pas. C'est plutôt inconvenant je trouve. Il doit avoir peur de moi. Avec raison, car à lui seul il ne pourrait rien contre moi. Mais, imaginant qu'il me délie, je ne crois pas que je tenterais quoi que ce soit. Je sais bien que, passé la porte de la cellule, je n'irais pas bien loin, et il leur suffirait de verrouiller toutes les issues à nouveau. J'attends donc, patiemment. Au bout d'un certain temps, on me détache, sans un mot. Et voilà que je me retrouve dans ma chambre, avec un bon repas servi par mademoiselle, je suis propre. A l'heure de la tisane, Stéphane entre en boitant, le visage enflé. Il se pose devant moi, et note quelques lignes dans un calepin. Il repart ensuite comme si de rien. Que me voulait-il ? Je dois prendre mon temps, maintenant. Ranger, trier, clarifier les événements. Mais d'abord, du sommeil. Les draps sont agréables, le matelas confortable, et on ne

connaît pas la valeur d'un bon oreiller à moins d'en avoir été privé. Je m'étire, surtout les bras, et ferme les yeux. C'est vraiment l'inverse de tout à l'heure. Je me demande bien pourquoi ils me remettent dans ma chambre, alors que j'ai déjà essayé de m'enfuir. Et Steven qui se pointe comme une fleur, la gueule amochée, sans ses gardes. J'aurais très bien pu lui remettre une dégelée. Pourquoi a-t-il fait ça ? Il a pris des risques sur ce coup. Je suis vraiment fatigué, j'ai mal un peu partout, et je n'arrive pas à dormir. Mes yeux brûlent lorsqu'ils sont ouverts et ma tête tourne quand je les ferme. Avec en plus l'esprit tourmenté par l'étrange stratégie de mes ravisseurs, je suis incapable de me calmer. Je passe d'idée en idée, de pensée en songe, sans jamais aboutir à quelque chose d'utile. Et ce, depuis plusieurs jours maintenant. Quatre, ou peut-être cinq nuits se sont écoulées depuis qu'ils m'ont remis dans cette chambre, et je n'ai pas trouvé le sommeil depuis. Tout a l'air flou et ralenti autour de moi. Je ne me rends compte du temps qui passe que grâce aux visites de la jeune fille, et encore, je ne remarque pas sa présence assez tôt pour pouvoir même lui parler. Le temps que mon cerveau note qu'elle est entrée avec le plateau-repas, que je me dise qu'il faut que je lui parle, elle est déjà repartie. C'est un phénomène très étrange, une sorte de

sentiment de panique, d'urgence, m'a envahi pour ne plus repartir. Ressentir de l'urgence alors que tout semble se passer au ralenti, cela fait des ravages psychologiquement. Une journée entière peut passer, et je n'aurai rien fait d'autre que de tenter de me concentrer, pour résister le plus possible, le plus longtemps que mon corps me le permette. Il me semble avoir été au local, mais je ne m'en souviens pas clairement. Je commence à douter, peut-être ai-je parlé sans même m'en rendre compte. Mais je ne le pense pas, je suis encore trop fort pour eux. Si c'est ainsi, je vais encaisser, encore et encore, ne plus rien dire du tout, de peur de raconter ce qu'ils ne doivent pas entendre. Je deviens muet. Et je prends mon élan, me lance tête la première contre le mur, celui qui est vers le tapis. Le tapis rouge et rond, sur lequel je suis étendu quand je reprends mes esprits. Impossible de savoir combien de temps cela a duré, mais la douleur qui me tient le crâne depuis des semaines vient de tripler instantanément. S'assommer ne semble pas la bonne solution pour dormir un peu. La routine s'installe, et après quelque temps, je parviens à somnoler environ deux heures par jour, juste après avoir mangé vers treize heures, je dirais. Chaque matin Stéphane passe me voir, essaye de me tirer les vers du nez. **Mais maintenant j'observe.**

Chaque matin il repart bredouille. Je n'ai pas dit un mot, ni même produit un son quelconque depuis ma décision. Rien. Bien fait pour eux. Je suis de plus en plus faible, et Steven ne vient même plus accompagné depuis quelques séances. Mais je tiendrai le coup. Encore, encore. Il vient, me regarde, me parle. Pour être certain de ne rien dire, il faut être prêt à ne rien entendre. Le manque de sommeil aide aussi dans ce cas. Je vois simplement ses lèvres bouger et ses mains gesticuler. Et les semaines passent. C'est ce que je crois en tous les cas. Pour la première fois de ma vie, je comprends vraiment ce que veulent dire les entailles sur le mur des prisons dans les films. Peut-être aussi en vrai, mais je n'ai jamais été en prison, je ne peux donc rien affirmer. La plupart du temps, je reste allongé sur le lit, à attendre. Attendre de manger, attendre la visite de la demoiselle, attendre les interrogatoires. Je suis même quelquefois curieux le matin. Je me demande s'il aura enfin rasé sa vilaine moustache, s'il portera la même cravate que la veille, s'il aura de la boue sur ces chaussures. Ces petits détails sont les seuls indices qui me permettent une estimation du temps qui passe. Cela veut aussi dire que je résiste toujours aussi bien. Je le vois parfois qui s'énerve, juste devant moi, de petites veines apparaissent sur ses tempes alors qu'il

hausse le ton. Il me paraît être à des centaines de mètres de moi, mais il est bien là, assis de l'autre côté de la petite table ronde. Il perd ses cheveux. Finalement, j'y prends un malin plaisir. Le seul. Il goûte lui aussi à la frustration, à l'échec. Je ne sors pas, il ne sait pas. De temps à autre, lorsque mon humeur est adéquate, je tente même ce que l'on pourrait qualifier de feinte. Il suffit que je le regarde d'une manière inattendue, que je hausse un sourcil, que j'ouvre la bouche, comme si j'allais parler, et je vois dans ces yeux une lueur d'espoir qui s'allume. C'est là qu'il faut retourner en catatonie. Briser l'espoir qu'on a soi-même engendré. C'est très efficace, mais il faut connaître son interlocuteur. Et je commence à bien le cerner. Ce matin là, je me sens assez éveillé, en forme. Je me dis que Steven va souffrir, je vais lui sortir le grand jeu, j'en suis presque excité. C'est à cet instant qu'un inconnu entre dans la pièce, et prend place en face de moi, comme l'aurait fait l'autre. Et il commence un duel de regard, et il note quelques lignes dans un calepin. Je n'en crois pas mes yeux. J'ai gagné, je l'ai fait. Ils ont remplacé Stéphane, j'ai usé un de leurs interrogateurs. Je me sens fier. Et j'y vois aussi une opportunité. Il faut que je revienne un peu. Je vais l'écouter, le juger, observer ses manières. Il y aura certainement une faille à exploiter. Ce qui est

certain, c'est que cette fois je devrai la jouer plus discrètement que la dernière. Je ne frapperai pas le nouveau. Je vais patienter encore un peu, après tout je ne suis plus à quelques jours près. **Je trouverai une voie.**

Il est temps d'y aller. Il est plus jeune, bien plus jeune. Il a également l'air plus aimable que son prédécesseur. Méfiance. Je tente un hochement de tête lorsqu'il me demande si je me sens bien. Il sourit. Très perturbant, je ne sais pas où il veut en venir. Il me dit qu'il savait bien, lui, que j'étais encore conscient. Et il sourit encore. Je crois qu'ils m'ont vraiment sous-estimé, il m'ont envoyé un gamin naïf. Il pensent que je suis fini. Les imbéciles. Mais patience, je n'aurai droit qu'à une seule tentative, je ne dois pas la gâcher en précipitant les choses. Je vais procéder prudemment. Il faut que j'observe. Je dois faire une reconnaissance. Je crois que je vais utiliser le nouveau. Il vient un peu plus tard dans la journée que ne le faisait Steven, mais il est aussi régulier que lui. Juste avant midi. Chaque jour. Et tous les matins je lui exprime un peu plus de choses, je lui laisse croire qu'il a le contrôle, je lui laisse penser qu'il arrivera à quelque chose. J'ai commencé à parler aussi. Au début de simples soupirs, puis des toussotements et des murmures, puis de petits mots comme oui, non,

ou encore demain. Les questions qu'il me pose sont de plus en plus précises, cela devient intéressant de trouver des parades. Discrètement, lentement, je sens que je prends le dessus. J'arrive à lui faire croire qu'une ballade en plein air me déliera la langue, et le tour de force, c'est qu'il est certain que l'idée vient de lui. C'est pourquoi je me permets le luxe de refuser, de repousser l'idée, et petit à petit de l'accepter. D'une pierre deux coups. Tout en confirmant mon ascendant sur lui, il m'accompagnera même pour ma reconnaissance des lieux. Si je pouvais simplement dormir mieux, je pense que je serais presque capable de lui faire faire ce que je voudrais rien qu'en le lui demandant. Enfin, les choses se mettent en place. Je dois me retenir, j'ai envie de hurler mon contentement. Cela fait tellement de bien de sentir qu'on a le contrôle. Mais je dois faire plus attention. J'ai fait l'erreur de sourire à la femme qui m'apporte mon dîner. Je crois l'avoir déjà vue, mais où ?

La sortie est par là

Pour la première fois depuis longtemps, je suis à l'air libre. C'est incroyable, j'avais oublié jusqu'à la sensation du vent sur la peau, aussi léger soit-il. Le gazon fraîchement coupé sent si fort. Et la sensation de marcher sur le gravier de la cour, je ne l'avais vu que de

loin depuis ma fenêtre, je ne sais pas combien de fois je me suis imaginé courir sur ces graviers. Je les entends crisser sous mes espadrilles, je me les représente roulant entre eux, s'entrechoquant. Machin, enfin, le remplaçant de Steven, me suit de près. Le parc est grand. Bien plus que ce que je pensais. Il y a des gardes, mais ils ne semblent pas très attentifs. Je note mentalement leurs positions. Deux sorties possibles depuis ici. Par le chemin qui part de la cour, et par la petite rivière qui borde le jardin, en face de la sortie du bâtiment. Au bout du chemin, une barrière électrique activée par un vigile dans une cabine de plexiglas. Cela ne me plait pas, j'ai une mauvaise expérience avec les vigiles. Longeant la rivière, il n'y a qu'une clôture d'environ un mètre cinquante de hauteur. Je devrais être capable de la passer discrètement, puis de me glisser silencieusement dans la rivière. Ensuite je n'aurai plus qu'à me laisser porter par le courant. Je ne sais pas où mène ce cours d'eau, mais certainement dans un endroit plus agréable que celui-ci, sans interrogatoires ni barreaux sur les fenêtres. Je n'oublie pas de raconter deux ou trois trucs sans grand intérêt à mon compagnon de ballade, il ne faut pas qu'il se doute de quelque chose.

De plus en plus étroit.

J'écoute distraitemment ce qu'il me dit. Le charabia habituel. Il est gentil, comme l'était Stéphane, mais lui, en plus, il est mou. Il paraît plus faible que l'ancien. Il continue de me parler, et soudainement, je m'aperçois qu'il me parle comme à un enfant. Mon sourire disparaît aussitôt. Je le regarde droit dans les yeux et lui demande son nom. Franchement, un gamin comme lui, qui me manque ainsi de respect, il me faut un nom pour pouvoir l'engueuler dans les règles. Je lui fais un brin de morale, et là, il détourne le regard. Il a pitié de moi, je le sens, je le sais. Je ne me retiens plus, mon coude fait sauter son arcade sourcilière au premier impact. Ensuite mon poing s'enfonce dans son abdomen, lui faisant cracher du sang. Et je me rends compte de ce que je viens de faire. Je dois agir vite, c'est prématuré, mais c'est possible. Je cours en direction de la rivière, traverse la petite cour, mes espadrilles sont loin derrière moi et les graviers me font mal aux pieds. Deux gardes m'ont déjà pris en chasse, ça va être serré. J'arrive sur le gazon, un bref soulagement me parcourt le corps, c'est plus agréable de courir sur l'herbe. La clôture est à deux mètres devant, les gardes trois mètres derrière. Je saute, lance ma jambe

droite par-dessus la barrière. Au même instant, je sens une main sur mon épaule et une aiguille dans ma fesse.

Le regard vitreux.

L'un des gardes me rabat violemment sur le sol tandis que le second appelle à l'aide. J'arrive à donner assez d'élan à ma jambe pour mettre un coup de pied en plein dans le sexe de celui qui crie. Il se tait. Celui qui est sur moi se prend mon front sur le nez et se met à crier. Chacun son tour. Je me relève avec peine et me mets à courir, sans direction précise. C'est une erreur, je me suis éloigné de la rivière et les gardes ont repris leurs esprits. Tant pis, il va falloir tenter l'entrée principale. Je commence à me sentir sonné, la piqûre fait déjà effet. Je n'ai donc plus beaucoup de temps. Le petit interrogateur en herbe me fait face. Il pense sérieusement pouvoir me stopper. Un coup d'épaule et il ne pense plus à rien. Je continue tant bien que mal, titubant. Je tombe dans les graviers, ça fait mal, j'en ai plein les paumes, le sang perle. Debout, la course reprend. Je suis le chemin, la grande barrière n'est plus qu'à quelques mètres. Elle est abaissée, mais je dois pouvoir passer en dessous sans trop de problèmes. Je

me penche, toujours dans ma course, mais mon crâne heurte le métal rouge et blanc de plein fouet.

La douleur s'insinue.

Je ne sais pas comment je me suis retrouvé debout, mais je suis là, planté comme un con devant cette satanée barrière, le visage déjà à moitié couvert de sang. La drogue a faussé mon jugement, j'avais pourtant un bon mètre vingt pour passer dessous. Juste en face de moi, également planté comme un con, se tient le vigile, sorti de sa boîte de plastique. Il doit se demander comment je m'y suis pris pour être dans cet état. C'est alors que deux autres gardes sortent eux aussi du guichet, et foncent droit sur moi. Je le savais, rien de bon ne vient avec les vigiles. Je ne bouge pas, je suis sonné, je n'ai jamais eu autant mal de ma vie, et je crois que ma vessie a cédé. Les gardes qui étaient à la rivière arrivent vers nous, bien trop vite à mon goût. Ils vont essayer de m'encercler. Je marche maintenant, direction la sortie. Rien de plus utopique. Le vigile et ses deux compères me tombent dessus, je tente vainement de me débattre, sans grande conviction.

Le sommeil enfin.

Ils sont au moins six sur moi maintenant, je suis à genoux, je ne vois plus rien, je crois que je vomis. En tout cas je crie, je m'entends crier, comme si j'étais loin. Ils m'ont eu, les salauds. Je savais qu'il ne fallait pas me précipiter ainsi. Bon sang, quelle erreur de débutant. En plein jour, aux yeux de tous, comme un lapereau qui gambade au milieu des renards. J'aurais aussi bien pu chanter et me déshabiller en dansant. En un instant, la douleur s'estompe. Même le mal de crâne de tous les instants disparaît. La fatigue prend le dessus. Et le cri s'arrête. Je marmonne, j'avale ma salive. Les gardes prennent leurs distances. Et là, je baille. Je crois n'avoir jamais autant écarté mes mâchoires de toute ma vie.

Si seulement ces personnes en blouse blanche me laissaient un peu respirer, je pense que je me sentirais plus que bien.

Mauvais rêves.

Tout est lumineux tout à coup. Je vois des étoiles, comme le dit l'expression. Je suis certainement en train de perdre conscience.

Un néant chargé.

Douce impression, je peux me laisser aller, je peux souffler un peu. Je suis grisé, je suis léger. Et maintenant je me souviens de la jeune fille, c'est elle qui m'a accueilli ici le jour de mon arrivée, elle devait être une simple stagiaire à l'époque.

De retour à la cage.

Je me réveille, la langue pâteuse, le cerveau prêt à exploser. Je ne peux pas bouger les bras, je suis attaché. Déjà-vu. Petite cellule, encore. Je vais directement dans le coin de la pièce où je m'avachis. Mon corps tout entier me brûle. Mais ils ne m'auront pas la prochaine fois.

Je n'en sortirai plus.

Je crois que je vais rester un moment ici. Je n'abandonne pas, mais je vais me reposer un peu. C'est important de souffler. Une fois reposé, je verrai les choses sous un meilleur angle

Rassembler ses esprits

Il faut que je me concentre maintenant.

Garder son calme

Je peux m'en tirer.

Réfléchir

Réfléchir

Quand

Où.

?